

SUR L'ASSASSINAT DE KENNEDY...

(De nos correspondants à New York: E. et S. WEINER)

A cause de notre respect pour la vie humaine et en accord avec nos principes nous abhorrons la violence, qu'elle soit le fait de l'État ou d'un individu. Nous nous opposons à la guerre, à la peine de mort et à l'assassinat. Cependant, dans les lignes qui suivent, nous limiteront nos propos sur le meurtre du président Kennedy aux traits de la société américaine qui ont été révélés à cette occasion.

QUI A TUÉ?

L'assassinat de Kennedy n'est apparemment pas un attentat au sens classique du terme, un de ces attentats, commis par un groupe organisé ou par un individu solitaire, d'une part qui a pour but de «dramatiser» les injustices sociales et d'inspirer aux opprimés une révolte plus puissante et d'autre part où le responsable de l'acte proclame ouvertement les raisons qui l'ont poussé à agir et est prêt à payer de sa vie.

Au moment où nous rédigeons cet article nous ne savons pas avec certitude qui a tué Kennedy et pourquoi. Lee H. Oswald croyait son innocence. Ce qu'il savait de l'affaire ne sera jamais connu puisqu'il a été tué par Jack Ruby, propriétaire de deux boîtes de nuit à Dallas, individu louche ayant des contacts très étroits avec la police locale.

On a des raisons sérieuses de penser que l'assassinat a été inspiré par l'extrême-droite, Dallas étant le berceau des extrémistes fascistes où Stevenson, délégué des U.S.A. à l'O.N.U., avait déjà été malmené par une foule ultra-conservatrice. Cependant il se peut que le mystère ne soit jamais éclairci.

Oswald se proclamait marxiste et pro-castriste. Or immédiatement tous les partis marxistes nièrent véhémentement tout lien avec lui. Et non contents de désavouer Oswald ils cherchèrent à diriger les soupçons vers les anarchistes. Les lignes qui suivent, extraites du «*New-York Times*» du 27-11-63 ont été reprises par le périodique trotskiste «*The Militant*» du 9-12-63: «*Norman Thomas, six fois candidat socialiste aux élections présidentielles, et les leaders du parti communiste, du parti des travailleurs socialistes, du parti socialiste du travail, et du mouvement progressiste du travail ont tous prétendu que le vrai marxisme est opposé à la violence. Ils ont cité Karl Marx et les socialistes allemands qui ont longtemps combattu les terroristes tels que l'anarchiste russe Michel Bakounine qui croyait à la destruction de l'État. Arnold Peterson, secrétaire national du parti socialiste du travail, a déclaré que Marx professait pour Bakounine et les autres anarchistes un suprême mépris et a cité une lettre que Marx écrivit à sa fille Jenny, dans laquelle il signalait qu'un autre anarchiste, Johan Most, préchait le tyrrannicide en tant que théorie et panacée.*».

Nous ne savons pas ce qui a poussé les «marxistes» à faire ces déclarations; nous remarquons seulement qu'un agent provocateur n'aurait pas fait pire.

UNE SOCIÉTÉ MILITARISTE

L'assassinat de Kennedy a montré qu'une importante partie de la population américaine est obsédée par la violence et le meurtre et méprise les valeurs humaines. L'assassin a pu agir sous le coup d'une émotion passagère, mais le ferment de son acte avait été nourri dans le milieu ambiant. La société américaine tout entière est imprégnée de violence par la télévision, la radio, les journaux, les livres, le cinéma. Partout on glorifie le militarisme. Il y a peu de temps, par exemple, un gang de jeunes voyous de New Jersey s'est procuré un bazooka pièce par pièce; après les avoir assemblées ses membres s'habillèrent d'uniformes nazis et allèrent tirer sur plusieurs bâtiments.

Dans le Sud la situation est pire. A Houston (Texas), pas loin de Dallas, on commet plus de meurtres que dans toutes les autres villes des U.S.A. Les attaques à la bombe contre des habitations et des écoles, les assassinats de Noirs et de Blancs militants pour l'intégration raciale n'y sont pas rares et commencent à être

connus internationalement. La haine suscitée par une politique tendant à favoriser l'égalité raciale est si forte que des étudiants des universités de Dallas, de Houston et d'autres villes sudistes applaudirent le meurtre du président «*amoureux des nègres*» (*nigger lover*). Une institutrice de Fort-Worth (Texas) fut renvoyée parce qu'elle avait écrit au magazine «*Time*» une lettre où elle déplorait la haine, la violence et la corruption qui infectaient l'administration, le système scolaire et la population de Dallas et d'autres villes du Sud.

Le mouvement néo-maccahyste est particulièrement influent dans le Sud où il s'allie aux racistes qui en même temps sont bellicistes et s'opposent aux actions que mènent les travailleurs pour défendre leurs intérêts. Ces éléments fascistes financés par des multi-millionnaires exercent une énorme influence, non seulement sur les municipalités et les États, mais aussi à Washington où les députés et les sénateurs sudistes occupent des postes clés.

LA NAISSANCE D'UN MYTHE

Bien qu'on note des différences entre les États démocratiques et les États totalitaires, on note aussi des similitudes alarmantes. Ostensiblement, aux U.S.A., nous avons la liberté de la presse, la liberté de pensée et la liberté de réunion. Cependant dans la démocratie américaine tous les moyens d'information de masse, dont les chaînes de télévision et de radio, sont sous le contrôle de facto de l'État par l'intermédiaire de subventions et de pressions officieuses. Ce contrôle est aussi minutieux et efficace que dans un régime totalitaire. Dès l'annonce de l'assassinat, l'inextricable réseau qui couvre le pays cessa de fonctionner normalement, et pendant trois jours pleins se consacra en entier à publier des informations sur les événements. Cela illustre le pouvoir qu'a l'élite dirigeante de mobiliser à volonté pour poursuivre ses desseins la merveilleuse machine d'endoctrinement des masses.

On peut proposer deux causes à la réaction émotive du peuple devant l'assassinat du président. D'une part l'Américain moyen pensait qu'il venait de perdre un ami intime qui lui rendait souvent visite par l'intermédiaire de la télévision; il s'identifiait sur le plan affectif à la famille qui vivait à la Maison Blanche: le président, sa femme Jacqueline, leurs deux enfants et leur entourage; la popularité de Jacqueline Kennedy était si grande que de nombreuses femmes imitaient sa coiffure et le style de sa garde-robe. D'autre part le patriotisme (cette religion de l'État) dont il a été saturé depuis son enfance lui instillait un sentiment de crainte à l'égard du président considéré comme le symbole de la nation.

Les funérailles furent organisées comme une fête pompeuse à la fois élégante et triste, rappelant le cérémonial d'enterrement des empereurs romains. La glorification des symboles de l'autorité, État, Armée, Eglise, fut accolée aux obsèques de l'homme mort. Une flamme brûlera sur sa tombe pour toujours. Sous nos yeux un mythe est en train de prendre corps: le portrait de Kennedy va être gravé sur les pièces de un demi-dollar, des écoles, des terrains d'aviation, la base de lancement de fusées du Cap Canaveral, des centres culturels vont porter son nom; des statues vont être érigées à sa mémoire; un livre qui se vendait bien («*John F. Kennedy, l'Homme et le Mythe*») et qui présentait le président sous un aspect défavorable a été momentanément retiré des librairies.

L'ACCEPTATION DU POUVOIR

Indépendamment des formes de gouvernement demeure le culte de l'autorité de l'État personnalisé par le leader «suprême», qu'il soit Roi, Reine, Président ou Premier ministre. Cette attitude qui tend à considérer l'État comme une institution éternelle est bien représentée par le vieil adage: «*Le Roi est mort, Vive le Roi!*». L'idéalisation du nouveau chef d'État, le président Lyndon B. Johnson, a déjà commencé. Le président de la chambre des députés, Mr McCormack, a fait insérer dans l'*Officiel des débats du Congrès* une éloge du nouveau président par le journaliste Leslie Carpenter: «*Le Président Johnson est un homme aussi grand que la nation qu'il doit gouverner maintenant... Surgissant à travers le Président Lyndon B. Johnson on voit la flamme de l'esprit humain... S'il était entré dans le monde des affaires il aurait pu devenir le premier là aussi, en tant que président de la Chase National Bank, de la compagnie Du Pont de Nemours et de la compagnie Ford tout à la fois.*».

Mais la glorification et la proche déification sont seulement destinées au grand public. Les politiciens, eux, ont une conception beaucoup plus réaliste de ce qu'il faut pour faire un homme d'État. Stewart Alsop, rédacteur en chef du «*Saturday Evening Post*» écrit ce qui suit, dans le numéro du 14-12-63, à propos du président mort et de son successeur:

«*Lyndon était un vice-président malheureux justement parce que ce poste ne donne aucun pouvoir, Lyndon Johnson aime le pouvoir, le pouvoir est sa nourriture et sa boisson. Dire que Johnson aime le pouvoir n'est*

pas l'insulter. Kennedy aimait le pouvoir lui aussi. Kennedy disait qu'il voulait être président parce que c'est à ce poste que résidait le vrai pouvoir. En fait tout vrai politicien aime le pouvoir. Le pouvoir est la principale récompense de la profession politique, de même que l'argent est celle d'autres professions, et l'exercice du pouvoir est la fonction du politicien».

Nous ne répéterons jamais assez que le pouvoir de l'État ne réside pas seulement dans l'exercice de la violence physique, mais aussi dans le fait que les peuples acceptent généralement cette doctrine pernicieuse.

(traduit de l'anglais).
